



Librio

Homère

L'ODYSSÉE

Morceaux choisis

L'ODYSSÉE

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Libro +

- Une saison en enfer*, suivi de *Les Illuminations*, Libro n° 1258
L'Appel de la forêt, Libro n° 1256
Les Cahiers de Douai, Libro n° 1229
Pauca meæ, Libro n° 1169
La Parure, Libro n° 1104
Bérénice, Libro n° 1072
La Princesse de Montpensier, Libro n° 1040
Le Livre des merveilles du monde, Libro n° 727
Peter Pan, Libro n° 591
L'Iliade, Libro n° 587
Fées, sorcières, diablesses (anthologie), Libro n° 544
Le Tartuffe, Libro n° 476
Andromaque, Libro n° 469
Britannicus, Libro n° 390
Aladdin ou la Lampe merveilleuse, Libro n° 191
L'Ingénu, Libro n° 180
Pierre et Jean, Libro n° 151
Cyrano de Bergerac, Libro n° 116
La Genèse, Libro n° 90
Zadig ou la Destinée, Libro n° 77
Un cœur simple, Libro n° 45
La Mort d'Olivier Bécaille, Libro n° 42
Candide ou l'Optimisme, Libro n° 31
Œdipe Roi, Libro n° 30
Boule de suif, Libro n° 27

Homère

L'ODYSSÉE

Morceaux choisis

Traduit du grec ancien
par le prince Lebrun

Librio

Nous invitons les lecteurs qui souhaiteraient compléter leur approche par une lecture du texte intégral de *L'Odyssee* à se reporter à l'édition établie par Médéric Dufour et Jeanne Raison, disponible dans la collection GF-Flammarion, n° 64.

Couverture de Nicolas Galkowski © Éditions J'ai lu

© E.J.L, 2019, pour la présente édition,
les résumés et la traduction révisée.

EAN 9782290213506

SOMMAIRE

Chant I	9
Chant II	18
Chant III	24
Chant IV	25
Chant V	25
Chant VI	34
Chant VII	39
Chant VIII	39
Chant IX	43
Chant X	60
Chant XI	70
Chant XII	79
Chant XIII	88
Chant XIV	93
Chant XV	93
Chant XVI	94
Chant XVII	99

Chant XVIII	105
Chant XIX	105
Chant XX	117
Chant XXI	118
Chant XXII	128
Chant XXIII	141
Chant XXIV	147
Dossier Libro +	149
Lexique	173

CHANT I

Muse, chante cet homme souple, *divers*, fécond* en ruses* et en stratagèmes, qui, après avoir renversé les murs sacrés de Troie, erra longtemps, vit des peuples nombreux, et connut leurs esprits, leurs mœurs et leurs lois.

Sur mer, le cœur dévoré de peines et de soucis, il lutta longtemps pour sauver sa vie et pour assurer le retour de ses compagnons. Ni ses efforts ni ses vœux ne purent arracher ses compagnons à leur destinée* ; tous périrent victimes de leurs folles erreurs. Insensés* ! qui osèrent immoler* à leur faim sacrilège des génisses* consacrées* au dieu qui éclaire l'univers. Le dieu, pour les punir, leur refusa le jour qui les aurait rendus à leur patrie*. Ô déesse ! conte-nous du moins aussi une partie de ses aventures.

Déjà tous les autres guerriers que la mort avait épargnés sous les murs d'Ilion, et dans le cours de cette expédition funeste*, échappés aux hasards de la guerre et de la mer, étaient tranquilles au sein de leurs foyers. Lui seul il gémissait loin de sa terre natale, loin d'une femme tendrement aimée, captif sous l'empire* de la nymphe* Calypso, qui, pour en faire son époux, le retenait dans sa grotte solitaire, au milieu de ses rochers et de ses bois.

Enfin les années, dans leur lente révolution*, amenèrent le temps que les dieux avaient marqué pour son retour en Ithaque. Mais à Ithaque même, et au milieu de ses parents et de ses amis, d'autres épreuves l'attendaient encore.

Tous les dieux avaient pitié* de son sort, tous, excepté Poséidon. L'inflexible* courroux* de Poséidon poursuivit Ulysse jusqu'au moment où il rentra dans sa patrie. Ce dieu était allé visiter les Éthiopiens, les Éthiopiens qui, reculés aux dernières limites du monde, touchent d'un côté aux portes de l'Aurore*, et de l'autre aux lieux où le soleil se plonge au sein des ondes*.

Appelé par une hécatombe*, le dieu, présent à leurs sacrifices, respirait leur encens et jouissait* de leurs hommages. Les autres immortels étaient réunis au palais du Maître de l'Olympe. Assis au milieu d'eux, le père des dieux et des hommes, tout plein du sort d'Égisthe, que vient d'immoler Oreste, le fils d'Agamemnon, leur adresse ce discours :

«Quoi ! puissances suprêmes, ces misérables mortels accuseront donc toujours les dieux ! C'est de nous, disent-ils, que viennent tous leurs maux, et c'est à leurs folies bien plus qu'à la destinée qu'ils doivent toutes leurs peines. Ainsi, se précipitant en avant du destin, Égisthe a séduit la femme d'Atride et l'a égorgé lui-même rentrant dans ses États. Il l'a fait à la vue d'une mort assurée que nous avons pris soin de lui annoncer. Garde, lui avait dit Hermès, notre messager fidèle, garde de l'assassiner ; garde de former de coupables nœuds*. Oreste, le fils d'Atride, t'en punira quand l'âge aura mûri ses forces, et qu'il viendra redemander le sceptre* de ses aïeux*. Ainsi parla Hermès. Égisthe n'a point écouté les conseils de la bienveillance, et tout à l'heure il vient d'expier* tous ses forfaits*. – Ô fils de Cronos ! ô mon père ! lui répond Athéna, le monstre n'a que trop mérité le trépas* ; et périsse comme lui quiconque osera l'imiter ! Mais Ulysse, le vaillant Ulysse !

mon cœur est déchiré des peines qu'il endure. L'infortuné* ! depuis longtemps, loin des humains, loin de ses amis, il gémit dans une île couverte de forêts, où le retient captif la fille de cet Atlas à qui sont connus tous les secrets que la mer cache dans ses abîmes*, et qui garde ces colonnes immenses sur lesquelles reposent le ciel et la terre. Par de molles caresses, par de tendres propos, Calypso travaille à lui faire oublier son Ithaque ; mais Ulysse n'aspire qu'à revoir la fumée s'élever des toits d'Ithaque ; dût-il mourir après l'avoir vue.

« Ton cœur, ô souverain de l'Olympe ! ne sera-t-il point touché de ses infortunes ? Ulysse, quand sous les murs de Troie, au milieu des Grecs, il t'offrait tant de sacrifices, ne trouva-t-il point grâce à tes yeux ? ô Zeus ! d'où vient tant de courroux contre lui ? – Ô ma fille ! lui répond le dieu qui règne sur les nues*, quel discours est échappé de ta bouche ! Eh ! comment oublierais-je Ulysse ! Ulysse le plus éclairé des mortels, le plus fidèle à rendre aux dieux le culte qui leur est dû. Mais celui qui embrasse la terre de son humide ceinture, Poséidon le poursuit ; il venge sur lui un fils que ce héros a privé de la vue, le terrible Polyphème, le plus redoutable des Cyclopes que Thoosa, la fille de Phorcys, un des dieux inférieurs de la mer, conçut, dans ses grottes profondes, de ses secrets embrassements. Poséidon cependant ne veut point la mort d'Ulysse ; mais toujours il le repousse loin des rives de sa patrie. Allons, unissons-nous tous pour assurer son retour. Poséidon abjurera* son courroux ; il ne pourra lui seul résister à tous les dieux unis pour le désarmer.

– Ô père des dieux, ô suprême arbitre de l'Univers ! dit la déesse, si tous les immortels consentent* qu'Ulysse rentre

dans ses États, que Hermès, notre ministre fidèle, descende dans l'île d'Ogygie, qu'il porte à la nymphe qui l'habite le décret* immuable qui ordonne son retour.

«Moi, j'irai en Ithaque, j'éveillerai le courage de son fils, je lui donnerai la force d'assembler les citoyens, et, en leur présence, d'interdire l'entrée de son palais à ces audacieux amants* de sa mère, qui égorgent ses bœufs et dévorent ses troupeaux. Je l'enverrai à Sparte, à Pylos, redemander son père, et fixer sur lui-même les regards de la renommée* et l'estime* de la Grèce.»

Elle dit, et attache à ses pieds une chaussure d'or, immortelle chaussure qui, avec la rapidité des vents, la portera sur la terre et sur l'onde.

[Athéna, ayant pris les traits de Mentès, le chef des Taphiens, se rend auprès de Télémaque, fils d'Ulysse, qui l'accueille dans son palais sans se douter qu'il s'agit d'une déesse.]

Télémaque, la tête penchée vers la déesse, pour n'être pas entendu, lui adresse ce discours: «Ô mon ami, pardonne à la douleur qui m'opprime*. Des concerts! des chants!... ah! qu'il leur est aisé de se livrer à ces amusements, eux qui dévorent impunément* l'héritage d'un malheureux dont les ossements blanchis pourrissent peut-être sur une terre ignorée, ou roulent, au gré des flots, dans une mer inconnue! Oh! s'il vivait encore! s'ils le voyaient rentrant dans Ithaque, tous souhaiteraient plutôt l'agilité du cerf que des richesses et des trésors. Mais hélas! il n'est plus! Il ne nous reste ni espoir ni consolation; en vain on veut quelquefois nous flatter* de son

retour; non, il n'est plus de retour pour lui. Mais, dis-moi, parle-moi sans feinte*, qui es-tu? quelle est ta patrie? tes parents? quel vaisseau*, quels nochers* t'ont conduit sur ces bords? comment ont-ils pu aborder en Ithaque? Seul et sans leur secours, tu n'aurais pu traverser la mer et pénétrer dans notre île.

«Dis-moi encore, dis-moi avec franchise*, est-ce pour la première fois que tu visites cette contrée*? Serais-tu un hôte*, un ami de mon père? L'étranger visitait souvent ce palais, et mon père lui offrait toujours un asile* hospitalier.

– Oui, lui répond la déesse; oui, je te parlerai sans détour. Je m'honore d'être le fils du vaillant Anchielos. Mon nom est Mentès; je commande aux Taphiens, qui aiment à manier la rame et à parcourir les mers. Je vais avec un vaisseau et un nombreux équipage, dans une autre contrée, à Témesse. J'y porte du fer*, et je l'échangerai contre de l'airain*. Mon vaisseau repose sur son ancre, à l'extrémité de ton île, dans le port de Réthrée, au pied de Néos, et à l'abri de ses bois. L'hospitalité* de tout temps a uni nos maisons. Tu peux le savoir du généreux Laërte. Pauvre vieillard! on dit qu'il ne vient plus à la ville; que, loin des humains, au milieu de ses champs, il vit dans la douleur et les ennuis, avec une vieille esclave qui lui sert un frugal* repas, lorsque, après avoir erré tout le jour dans ses vignes et ses guérets*, il rentre sous son toit épuisé de fatigues.

«On m'avait dit que depuis longtemps ton père était revenu dans ses foyers. L'amitié m'amenait auprès de lui. Les dieux ont encore trompé ses efforts et suspendu son retour; oui, son retour. Le divin Ulysse n'est point mort. Toujours

plein de vie, il est retenu au sein des mers, dans quelque île sauvage, où des hommes plus sauvages encore, maîtres un moment de son sort, l'arrêtent malgré lui. Je ne suis ni devin* ni savant dans l'art des augures*, mais je te dirai ce que m'inspirent les dieux, ce que je crois voir clairement dans l'avenir. Ulysse ne sera pas longtemps encore absent de sa patrie. Fût-il arrêté dans des chaînes de fer, son génie saura rompre ses chaînes et assurer son retour. Mais dis-moi à ton tour, parle-moi sans feinte : est-ce bien le fils d'Ulysse que je vois?... Oui, voilà sa tête, ses yeux, c'est lui-même. Souvent nous nous réunissions avant qu'il s'embarquât pour cette fatale Troie avec les autres chefs de la Grèce : depuis ce temps funeste, je n'ai point vu Ulysse ; Ulysse ne m'a point vu.

– Oui, lui répond Télémaque, oui, je te dirai tout ce que je sais de moi. Ma mère me dit que je suis le fils d'Ulysse. Personne ne connaît le secret de sa naissance. Ô fussé-je plutôt le fils d'un homme plus obscur, qui, content de son sort, eût vieilli au sein de son heureuse famille ! Hélas ! le plus malheureux des mortels est celui dont on dit que j'ai reçu le jour.

– Fils de Pénélope, les dieux, en te la donnant pour mère, ne te firent point pour une carrière obscure et sans gloire. Mais, dis-moi encore, pourquoi cette assemblée tumultueuse* ? pourquoi ces apprêts* ? quel en est l'objet ? une fête, un hyménée* ?... Ce n'est pas sans doute une de ces réunions où chacun en payant... Mais quel bruit ! quelle indécente orgie* ! À la vue d'une scène si dégoûtante, l'œil le moins délicat serait blessé.

– Ah! reprit Télémaque, la grandeur, la décence régnèrent dans ce palais tant qu’il fut habité par son maître. Les dieux, dans leur colère, en ont autrement ordonné. De tous les mortels, il n’en est point sur la destinée duquel ils aient répandu plus d’obscurité. Oui, sa mort même serait moins affreuse pour moi, s’il eût péri glorieusement avec nos guerriers sous les murs de Troie, ou si, revenu vainqueur, il eût expiré* dans les bras de ses amis. La Grèce reconnaissante lui eût élevé un tombeau, et il eût laissé une gloire immortelle à son fils. Mais les Harpies peut-être l’ont déchiré sur quelque rive inconnue; il ne reste de lui ni trace ni bruit qui puisse nous conduire à éclaircir sa destinée. Il ne m’a laissé que la douleur et les larmes, et ce n’est pas encore lui seul que je pleure.

« Les dieux m’ont fait bien d’autres chagrins et d’autres peines : tout ce qu’il y a de jeunes citoyens distingués dans nos îles, dans Dulichium, dans Samé, dans Zacynthe; tous ceux qui tiennent les premiers rangs en Ithaque aspirent à la main de ma mère, et consomment* mon héritage.

« Ma mère ne peut accepter et n’ose refuser un hymen* odieux* : cependant ils dévorent ma fortune, et bientôt, moi-même, je tomberai sous leurs coups. »

Athéna, indignée* : « Ah! que tu as bien raison, dit-elle, de pleurer l’absence d’Ulysse, dont le bras écraserait ces impudents* rivaux! Oh! si rendu enfin à sa patrie, il apparaissait sur le seuil de ce palais, le casque en tête, son bouclier dans une main, deux javelots* dans l’autre, tel que je le vis lorsque la première fois il vint s’asseoir à la table de mon père, et goûter les douceurs de l’hospitalité! Il revenait d’Éphyre, où, sur un vaisseau léger, il était allé demander à Ilos, fils de

Merméros, un poison subtil pour en armer ses flèches. Ilos craignait les dieux, et ne se rendit point à sa prière*. Mais mon père aimait tendrement Ulysse, et ne put se refuser à sa demande. Ah ! si tel que je le vis alors, Ulysse se montrait à cette troupe insolente, tous expireraient bientôt en détestant l'hyménée et ses amères* illusions. Mais s'il reviendra, s'il punira ou ne punira pas leur audace*, c'est un secret caché dans le sein des dieux.

« Toi, songe aux moyens de chasser de ce palais cette tourbe* odieuse ; écoute mes conseils, et sois docile à les suivre. Demain, assemble les citoyens dans la place publique. Là, expose à leurs yeux tes malheurs, et les injures que tu éprouves. Réclame l'appui qu'ils doivent à ta faiblesse ; atteste* les dieux qui punissent l'oppresseur, et le peuple qui tolère ces excès. Invite ces prétendants à rentrer dans leurs foyers. Ta mère, si elle se résout* à un nouvel hyménée, qu'elle retourne auprès des parents qui lui donnèrent le jour ; qu'ils choisissent pour elle un autre époux, et lui assurent la riche dot* qu'elle doit attendre de leur tendresse et de leur fortune. Toi, si tu veux m'écouter, je te recommande un objet encore plus important. Équipe le meilleur vaisseau qui soit dans le port, choisis vingt rameurs, et va, sur la destinée de ton père, interroger ceux qui pourront te donner quelque lumière, ou cette voix qui sort du sein de Zeus et révèle les secrets des humains. Va d'abord à Pylos interroger le divin Nestor ; va ensuite à Sparte, auprès du blond Ménélas, qui, de tous les Grecs, est rentré le dernier dans sa patrie. Si tu apprends que ton père vit, si tu peux espérer son retour, quelque douleur qui te presse, laisse encore écouler une année.

« Si tes recherches te donnent la certitude qu'il a cessé de vivre, retourne en Ithaque ; élève-lui un monument ; rends à sa mémoire les honneurs qui lui sont dus ; remets ta mère dans les bras d'un autre époux. Quand tu seras quitte* de ces devoirs, médite en silence comment tu pourras, ou par surprise, ou à force ouverte, immoler dans ton palais ces insolents qui t'outragent*. Ce n'est plus à ton âge qu'il faut se livrer aux vains amusements de l'enfance. Eh ! n'entends-tu pas quelle gloire s'est acquise le jeune Oreste en immolant l'assassin de son père, ce perfide* Égisthe qui lui a ravi* le héros auteur de ses jours ? Toi aussi, mon ami (je te vois si grand, si bien né pour ta vertu), toi aussi, arme-toi de courage, travaille à mériter les hommages de la postérité*. Moi, je retourne à mon vaisseau. Je vais rejoindre mes compagnons, dont l'impatience accuse ma lenteur. Toi, songe aux devoirs que tu as à remplir, et que mes conseils restent gravés dans ton cœur.

– Sage Mentès, lui répond Télémaque, tu m'as parlé comme parlerait à son fils le père le plus tendre. Je n'oublierai jamais les conseils que t'a inspirés un intérêt si touchant. Mais quelque ardeur* qui te presse, donne quelque temps encore aux droits de l'hospitalité. Un bain est prêt à te recevoir, et tu ne me laisseras pas sans goûter les plaisirs que ce séjour* peut t'offrir, sans accepter de ma main un gage* des sentiments qui m'unissent à toi, un don précieux qui me rappelle à ton souvenir, et tel qu'un ami doit l'offrir à l'ami qu'il a reçu dans ses foyers. – Ah ! ne me retiens plus, lui dit la déesse, je suis impatient de poursuivre mon voyage. Ce gage, que ton cœur généreux te presse de m'offrir, tu me le donneras à mon retour,

et tu emporteras en échange un présent* égal qui m'acquitte* envers toi.» À ces mots, elle s'envole sous la forme d'un oiseau ; mais elle a mis au cœur de Télémaque une force, une assurance inconnue, et un souvenir encore plus tendre de son père.

[...]

CHANT II

La fille du Matin, l'Aurore aux doigts de rose, a ouvert les portes de l'Orient. Le fils d'Ulysse se lève, revêt ses habits, ceint* son épée, attache à ses pieds délicats une brillante chaussure, et sort de son appartement tout rayonnant de jeunesse et de beauté. Aussitôt il ordonne à ses hérauts* d'aller, de leurs voix éclatantes, appeler les citoyens à la place publique. Ils proclament ses ordres, et soudain le peuple se précipite, à longs flots, dans les rues.

[...]

«J'ai perdu le meilleur des pères, qui régna jadis sur vous, et fut pour vous-mêmes le père le plus tendre : et ce qui est plus affreux encore, ce qui bientôt anéantira ma famille, ce qui consumera toute ma fortune, on poursuit ma mère, on veut la forcer à un nouvel hyménée. On le veut ; et ce sont les fils de nos citoyens les plus distingués. Ils n'osent s'adresser à Icarios son père, et lui demander de lui donner une nouvelle

dot, et de la remettre à l'époux qu'elle voudra choisir, et que préférera son cœur. Mais chaque jour ils inondent mon palais, égorgent mes bœufs, dévorent mes troupeaux, et, dans de perpétuelles orgies, épuisent mes celliers*. Tout périt. Il n'est plus d'Ulysse pour nous défendre de leurs excès; et moi, je ne puis rien opposer à leur violence. Je n'ai que la faiblesse de mon âge, et des bras sans vigueur. Ah! si j'en avais le pouvoir, je saurais repousser leur audace; car enfin, il n'est plus de terme à leurs injures. La ruine de ma maison est votre opprobre* à vous-mêmes. Pouvez-vous n'en être pas indignés? Pouvez-vous n'en pas rougir aux yeux de nos voisins? Craignez la colère des dieux; craignez que, par un juste retour, ils ne fassent retomber sur vous les maux dont vous me laissez accabler*. Je vous en conjure* au nom du Maître de l'Olympe, au nom de Thémis, qui forme et rompt nos assemblées*... Mais non, retirez-vous de moi, mes amis; laissez-moi seul à ma douleur. Si Ulysse, si mon père, démentant* ses vertus, a jamais fait du mal à la Grèce, vengez-vous, rendez-moi haine pour haine; encouragez leur insolence; ou plutôt venez vous-mêmes me ravir ce que j'ai de plus précieux, et dévorer le produit de mes domaines. Si vous le faisiez, il me resterait quelque espoir. J'irais dans tout Ithaque réclamer votre justice, et vous redemander les biens qui m'auraient été ravis, jusqu'à ce que tout m'eût été rendu. Mais, hélas! vous m'abandonnez à des maux sans remède et sans espoir.»

Ainsi parlait Télémaque avec l'accent de la colère. Des larmes coulent de ses yeux; il jette son sceptre à terre. La pitié s'empare de tous les cœurs; partout règne le silence, personne n'ose repousser par des duretés l'amertume de ses plaintes.